

## **L'archéologie en contexte postcolonial : l'exemple de Barbuda** **Allison Bain et Anjana Mebane-Cruz (SUNY Farmingdale)**

Allison Bain et Anja Mebane-Cruz, à travers cette communication portant sur leurs travaux de recherches en cours sur l'île de Barbuda, tente d'appréhender comment l'archéologie, en tant que discipline, peut être porteuse d'une réflexion sur le vivre-ensemble. Cette préoccupation émane à la fois du contexte postcolonial dans lequel prennent place ses travaux de recherche et, de manière un peu plus large, d'une réflexion critique sur le rôle de l'archéologie elle-même : pour eux, il est clair que la majorité des archéologues fouillent pour leur propre plaisir et non pas pour le bénéfice des communautés. Elles se demandent ainsi quelle est la véritable utilité de la discipline.

Dans la région de Barbuda, l'histoire de l'occupation humaine couvre une période de 5000 ans, mais l'intérêt des archéologues porte essentiellement sur les sites coloniaux, les sites liés à l'esclavage, aux plantations, aux grandes habitations, etc. Et c'est un champ de recherche qui est principalement occupé par les archéologues américains et anglais, puisqu'il n'existe pour l'instant très peu d'archéologie nationale aux petites Antilles anglaises. Ainsi, la majorité des directeurs de projets dans la région débarquent avec leurs intérêts, leurs pratiques et leurs valeurs ainsi qu'avec une certaine vision, une certaine manière de concevoir et de réfléchir au passé. Les auteurs déplorent donc le fait que la majorité des recherches menées dans les Antilles portent sur les questions de l'esclavage, ce qui fait en sorte que les identités semblent figées autour de 1492 et que les questions identitaires soient toujours liées à une identité esclavagiste. Dans ce contexte, elles se demandent comment faire pour mettre l'archéologie davantage au service des populations.

### **Présentation de Barbuda**

Barbuda est une petite île de 160 km<sup>2</sup> abritant une population d'environ 1600 personnes regroupées au sein d'un seul village. L'économie y est relativement limitée : un peu d'agriculture, d'élevage et de pêche ainsi que l'exploitation d'une mine de sable. On y accueille très peu de touristes, même si la région est reconnue pour le « tourisme du rhum », les vacances, la plage et la voile. Une part importante de la population locale est en perpétuel mouvement à l'intérieur d'un réseau qui relie Barbuda à Toronto, à Brooklyn et à Leicester et c'est ce qui explique, selon Bain, que de nombreuses maisons ne sont qu'à moitié terminées : elles sont construites par des gens à l'extérieur qui envoient de l'argent ou qui viennent une fois par année, pour les vacances. Ce qui est particulièrement intéressant à Barbuda et qui constitue un fait unique dans la région, c'est que l'île appartient à tous : c'est le système anglais du *freehold*, de la « propriété libre d'accès ». Ainsi, les Barbudiens ont le droit d'être propriétaires de leur maison, mais pas du terrain sur lequel elle est sise; tout est partagé et négocié à travers le conseil local. La majorité de la population sont des descendants d'esclaves et il n'y a plus de populations autochtones. Historiquement, Barbuda était un lieu où les esclaves en provenance d'Antigua étaient envoyés pour une période de maladie ou de convalescence : la plupart ne sont jamais rentrés. Les documents montrent qu'il y avait une faible reconnaissance du système esclavagiste sur l'île et que les esclaves ont été en mesure de produire et de vendre leurs

propres produits : pommes de terre, vaches, moutons, chevaux, cochons, poisson, légumes et charbon.

Sur le plan archéologique, il est à noter que la culture de la canne à sucre n'a jamais pu s'implanter sur l'île en raison des sols pauvres et du manque d'eau. Ainsi, Barbuda représente un paradis pour les archéologues : on y retrouve des sites énormes et exceptionnellement bien conservés. Plusieurs périodes sont représentées : archaïque (The River; 1000 B.C.), saladoïde (Seaview; 130-340 et 250-430), post-saladoïde (Indian Town Trail; 12<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> siècles), et coloniale (Highland House, Codrington Castle; 17<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles). On trouve également des pétroglyphes dans certaines grottes utilisées par les Amérindiens et qui continuent, encore aujourd'hui, à être visitées par les habitants de l'île pour des activités de loisir (camping). Quant à Allison Bain, elle s'intéresse plus particulièrement à la question des écosystèmes dans le passé par le biais de la paléotempestologie, l'étude de l'histoire des ouragans. Son objectif est de comprendre quels sont les changements climatiques qui sont survenus au fil du temps et de voir comment ceux-ci ont affecté les modes de vie des habitants de l'île. Elle cherche ainsi à mieux comprendre le passé afin de mieux envisager l'avenir, car les changements climatiques continuent de peser lourdement sur les épaules des Barbudiens : selon l'agence USAID, l'île dispose présentement d'une espérance de vie de 60 ans en raison des niveaux de mer qui ne cessent de monter. Il s'agit donc, pour les archéologues, de protéger les sites et d'aider la communauté à anticiper les changements et à mettre en place des moyens de s'y adapter.

### **Comment les projets de recherche créent un contexte de vivre-ensemble**

Plusieurs projets ont été mis en place par les différentes équipes d'archéologues présentes sur l'île de Barbuda et la communauté scientifique travaille fort pour créer une dynamique sociale et susciter l'intérêt des Barbudiens envers leur patrimoine. Bain nous fait part notamment d'un projet archéologique à vocation communautaire qui s'appelle *GPS + Camera = Empowerment* et dans lequel les jeunes de la communauté sont invités à partir documenter différents sites archéologiques avec les aînés, à discuter avec eux de l'histoire, de la chasse, de la flore, de la pêche, etc. L'objectif avec ce projet est double : d'abord, amener la communauté à créer ses propres archives sur son environnement et son histoire; ensuite, inciter les locaux à développer une certaine notion de tourisme, dans le sens où les nouvelles connaissances acquises sur le territoire peuvent être appropriées et retransmises à d'éventuels visiteurs.

D'autres projets ont vu le jour à l'initiative des différentes équipes de chercheurs. Soulignons au passage le *Reading Lagoon*, qui est une salle pour les jeunes dans laquelle on trouve une bibliothèque où l'on retrouve toute une littérature sur l'environnement, la faune et la flore de la région. Ce projet est le fruit des efforts d'une étudiante en muséologie qui souhaitait donner à la population les ressources pour s'approprier leur patrimoine. Soulignons également le *Museum Day*, une journée d'étude durant laquelle les membres de la communauté sont invités à venir échanger avec les scientifiques sur divers sujets et diverses périodes historiques. Selon Bain, les habitants de l'île, et particulièrement les jeunes, montrent un intérêt exceptionnel pour les activités de recherche menées sur leur territoire, au point où la communauté a donné un bâtiment, avec une concession de 99 ans, pour que les équipes de scientifiques puissent continuer à faire de la recherche. Mais les scientifiques n'entendent pas s'enfermer dans leur laboratoire et profiter du

loyer gratuit; au contraire, ils souhaitent que la communauté y trouve un lieu de partage, qu'elle y soit intégrée et qu'elle s'y sente la bienvenue. C'est ainsi que, dans le cadre d'un projet communautaire, les jeunes de l'île sont invités à créer un jardin botanique autour du bâtiment, avec des plantes qui proviennent de la flore locale. L'objectif est donc que ceux-ci puissent non seulement apprendre à connaître leur environnement, mais surtout qu'ils puissent s'approprier cet espace et qu'ils participent à la vie du centre de recherche.

Au cours de leurs travaux, Bain et Mebane-Cruz ont remarqué que les Barbudiens mettent beaucoup de l'avant un discours de la résilience, de la fierté d'aller camper dans la nature, de la force, de la santé, de leur capacité de survie. Ce sont là des thèmes qui leur sont chers et qui reviennent souvent dans les conversations. Et c'est ainsi que les archéologues créent des liens avec la communauté : ils établissent des ponts entre les intérêts de la communauté pour l'environnement, la faune, la chasse et la pêche et les questions qui les préoccupent en tant que scientifiques. « On discute avec eux des changements qu'ils voient, des poissons qu'ils pêchent aujourd'hui, de ce que les Amérindiens faisaient pour survivre en nature et de ce que l'on retrouve lors des fouilles archéologiques » et on voit qu'il y a un vif intérêt : des jeunes viennent travailler régulièrement sur les projets, des présentations sont régulièrement données dans les écoles et il y a trois ou quatre chantiers-écoles en fonction tout au long de l'année.

Souvent, déplore les auteurs, les archéologues sont parachutés sur le terrain : ils arrivent, ils collectent leurs données, ils quittent. Au contraire, l'équipe en place à Barbuda essaie de travailler avec la communauté pour qu'elle puisse créer ses propres archives et que les habitants deviennent eux-mêmes les gardiens de leur propre patrimoine. « Notre but », affirme Bain en terminant, « n'est surtout pas de créer une autre génération d'archéologues. Mais je pense que de côtoyer les scientifiques, d'être intégrés dans nos projets, ça aide les jeunes à être sensibilisés et on espère que certains vont continuer leur éducation après le secondaire, ce qui n'est pas le cas de la majorité des étudiants. Quoi qu'il en soit, je pense que cet engagement de notre part envers la communauté est un bel exemple de comment l'archéologie, au-delà du plaisir qu'elle procure aux chercheurs, peut profiter aux communautés et contribuer au vivre-ensemble ».